

9/10  
L5.

DK26  
G3  
v.2



FONDO  
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
U. A. N. L.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
"ALFONSO REYES"  
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

# L'HIVER EN RUSSIE

ESQUISSES DE VOYAGE

I

MOSCOU

Tout en trouvant la vie agréable à Saint-Pétersbourg, nous étions travaillé du désir de voir la vraie capitale russe, la grande ville moscovite, entreprise que le chemin de fer rendait facile.

Nous étions assez acclimaté pour ne pas craindre un voyage par une vingtaine de degrés de froid. L'occasion d'aller à Moscou en agréable compagnie se présentant, nous saisimes à plein poing son toupet blanc de givre et nous endosâmes le grand costume d'hiver : pelisse de

11.

4

vison, bonnet en dos de castor, bottes fourrées montant jusqu'au-dessus du genou. Un traîneau prit notre malle, un autre reçut notre personne soigneusement empaquetée, et nous voilà dans l'immense gare du chemin de fer, attendant l'heure du départ indiquée pour midi; mais les chemins de fer russes ne se piquent pas comme les nôtres d'une ponctualité chronométrique. Si quelque grand personnage doit faire partie du train, la locomotive modère son ardeur quelques minutes, un quart d'heure, s'il le faut, et lui donne le temps d'arriver. Les voyageurs sont accompagnés de leurs parents et de leurs amis; et la séparation, quand sonne le dernier coup de cloche, ne s'accomplit pas sans force poignées de main, embrassades et tendres paroles souvent entrecoupées de larmes. Parfois même, tout le groupe prend des billets, monte en wagon et fait la conduite au partant jusqu'à la station prochaine, sauf à revenir par le premier convoi. Nous aimons cette coutume et la trouvons touchante; on veut jouir encore un peu de l'objet aimé, et l'on retarde autant que possible le moment douloureux de se quitter. Un peintre eût observé là sur des figures de moujiks, peu belles d'ailleurs, des expressions d'une simplicité pa-

thétique. Des mères, des femmes, dont le fils ou le mari s'en allait peut-être pour longtemps, rappelaient par leur naïve et profonde douleur les saintes femmes aux yeux rougis, à la bouche contractée de sanglots contenus, que les artistes du moyen âge placent sur le chemin de la croix. Nous avons vu en des pays divers bien des cours de Messageries, bien des jetées d'embarquement, bien des gares de départ; mais nous n'avons vu en aucun endroit des adieux si tendres et si désolés qu'en Russie.

L'installation d'un train de chemin de fer, dans une contrée où le thermomètre descend plus d'une fois par hiver jusqu'à trente ou trente-deux degrés Réaumur au-dessous de zéro, ne doit pas ressembler à celle dont les climats tempérés se contentent. L'eau chaude des manchons de fer-blanc, qu'on emploie chez nous, serait bientôt gelée sous les pieds des voyageurs, qui auraient pour chaufferette un bloc de glace. L'air passant à travers les jointures des portières et des vitres introduirait coryzas, fluxions de poitrine et rhumatismes. Plusieurs wagons, soudés ensemble et communiquant par des portes qui s'ouvrent et se ferment au gré des voyageurs, forment une espèce d'appartement précédé d'une antichambre avec

water-closet et cabinet de toilette, où s'entassent les menus bagages; cette antichambre donne sur une plate-forme entourée d'une balustrade, où l'on accède par un escalier, plus commode, à coup sûr, que les marchepieds de nos wagons.

Des poêles bourrés de bois chauffent le compartiment et en maintiennent la température à quinze ou seize degrés. Aux joints des fenêtres, des bourrelets de feutre empêchent toute intrusion d'air froid et concentrent la chaleur interne. Vous voyez donc qu'un voyage de Saint-Petersbourg à Moscou, au mois de janvier, par une climature dont l'énonciation seule donnerait le frisson à un Parisien et lui ferait claquer les dents, n'a rien de bien arctiquement glacial. On souffrirait certes davantage pour accomplir à la même époque le trajet de Burgos à Valladolid.

Autour du premier wagon régnait un large divan à l'usage des dormeurs et des gens qui ne craignent pas de se croiser les jambes à l'orientale. Nous préférâmes le divan aux fauteuils élastiques garnis d'oreillettes capitonnées de la seconde pièce, et nous nous installâmes confortablement dans une encoignure. Il nous semblait, ainsi casé, habiter une maison à roulettes, et non subir les

gênes d'une voiture. Nous pouvions nous lever, marcher, passer d'une pièce à une autre avec cette dose de libre arbitre que possède un passager de paquebot, et dont est privé le malheureux encasté dans la diligence, la chaise de poste ou le wagon tel qu'on le fabrique encore en France.

Notre place retenue et marquée par un sac de nuit, comme on ne partait pas encore et que nous nous promenions près du railway, la forme singulière du tuyau de la locomotive attira nos regards. Il est coiffé d'un vaste entonnoir qui le fait ressembler à ces cheminées vénitiennes au chapeçon évasé, se profilant d'une manière si pittoresque au-dessus des murs roses des vues de Canaletto.

Les locomotives russes ne se chauffent pas, comme les nôtres et celles des pays occidentaux, avec du charbon de terre, mais bien avec du bois. Des bûches de bouleau ou de sapin s'empilent symétriquement sur le tender et se renouvellent aux stations garnies de chantiers. Ce qui fait dire aux vieux paysans que, du train dont on y va, il faudra bientôt dans la sainte Russie arracher les rondins des isbas pour alimenter les poêles; mais avant que les forêts soient abattues, du moins celles qui ne sont pas trop distantes des lignes

ferrées, les sondages des ingénieurs auront découvert quelque banc d'anthracite ou de houille. Ce sol vierge doit cacher d'inépuisables richesses.

Enfin nous voilà parti. Nous laissons à notre droite, sur l'ancienne route de terre, l'arc de triomphe de Moscou d'une fière et grandiose silhouette, et nous voyons fuir les dernières maisons de la ville de plus en plus disséminées, avec leurs clôtures de planches, leurs murailles de bois peintes à la vieille mode russe et leurs toits verts glacés de neige; car, à mesure qu'on s'éloigne du centre, les constructions qui, dans les beaux quartiers, affectent le style de Berlin, de Londres ou de Paris, reprennent le caractère national. Saint-Pétersbourg commence à disparaître; mais la coupole d'or de Saint-Isaac, la flèche de l'amirauté, les pyramidions de l'église des Chevaliers-Gardes, les dômes d'azur étoilé et les clochers d'étain à forme bulbeuse étincellent encore à l'horizon, et font l'effet d'une couronne byzantine posée sur un coussin de brocart d'argent. Les maisons des hommes semblent rentrer en terre; les maisons de Dieu s'élancer vers le ciel.

Pendant que nous regardions, sur la vitre de la portière se dessinait, par suite du contraste de

l'air froid du dehors avec l'air chaud du dedans, de légères arborisations couleur de vif-argent, qui bientôt croisent leurs rameaux, s'étalent en larges feuilles, forment une forêt magique et étament si bien le carreau que la vue du paysage est totalement interceptée. Certes, rien n'est plus joli que ces ramages, ces arabesques et ces filigranes de glace si délicatement contournés par le doigt de l'Hiver. C'est une des poésies du Nord, et l'imagination peut y découvrir des mirages hyperboréens. Pourtant, quand on les a contemplés une heure, on s'impatiente contre ce voile aux broderies blanches qui vous empêche également d'être vu et de voir. La curiosité s'irrite de sentir passer derrière cette vitre dépolie tout un monde d'aspects inconnus qui ne se représenteront peut-être plus jamais à vos yeux. En France, nous eussions sans façon baissé le carreau; mais en Russie c'eût été une imprudence peut-être mortelle: le froid, qui guette toujours sa proie, eût allongé dans le wagon sa monstrueuse patte d'ours polaire et nous eût souffleté de sa griffe. En plein air, on peut lutter avec lui, comme avec un ennemi farouche, mais, après tout, loyal et généreux dans sa rudesse; mais ne le laissez pas pénétrer chez vous: ne lui entr'ouvrez ni la porte

ni la fenêtre; car alors il engage contre la chaleur un combat à outrance; il la crible de ses flèches glacées, et si vous en recevez une dans le flanc, vous aurez bien de la peine à en guérir.

Il fallait cependant prendre un parti, car il eût été triste d'être transporté de Saint-Pétersbourg à Moscou dans une boîte où se découpait un carré d'une blancheur laiteuse, ne permettant de rien deviner au dehors. Nous ne sommes pas, Dieu merci, du tempérament de cet Anglais qui se fit conduire de Londres à Constantinople un bandeau sur les yeux, qu'on ne lui enleva qu'à l'entrée de la Corne d'or, pour jouir brusquement et sans transition affaiblissante de ce splendide panorama sans rival au monde. Donc, enfonçant notre bonnet fourré jusqu'au sourcil, redressant le collet de notre pelisse et la serrant autour de nous, remontant nos bottes à mi-cuisse, enfonçant nos mains dans des gants dont le pouce seul était articulé, — une vraie tenue de Samoïède, — nous nous dirigeâmes bravement vers la plateforme qui précédait l'antichambre du wagon. Un vétérân, en capote militaire, décoré de plusieurs médailles, s'y tenait surveillant la marche du convoi et ne paraissait nullement souffrir de la température. Une petite gratification d'un rouble-

argent, qu'il ne sollicita pas, mais qu'il ne refusa pas non plus, le fit obligeamment se tourner vers un autre point de l'horizon, tandis que nous allumions un excellent cigare pris chez Éliséïef et tiré d'une de ces boîtes à parois de verre, qui laissent voir la marchandise, sans qu'on ait besoin de rompre la bande timbrée par le fisc.

Nous fûmes bientôt forcé de jeter ce pur havane *de la Vuelta de Abajo*, car s'il brûlait par l'un de ses bouts, par l'autre il gelait. Une agglutination de glace le soudait à nos lèvres, dont une pellicule restait collée à la feuille de tabac toutes les fois que nous l'ôtions de notre bouche. Fumer en plein air, avec vingt degrés de froid, est une chose presque impossible, et il n'en coûte pas beaucoup de se conformer à l'ukase qui prohibe, dehors, la pipe et le cigare. Le spectacle déroulé devant nos yeux présentait d'ailleurs assez d'intérêt pour nous dédommager de cette petite privation.

Autant que la vue pouvait s'étendre, la neige couvrait la terre de sa froide draperie, laissant deviner à travers ses plis blancs la forme vague des objets, à peu près comme un suaire le cadavre qu'il déroberait aux regards. Il n'y avait plus ni routes, ni sentiers, ni rivières, ni démarcations d'aucune sorte. Rien que des reliefs et des dé-

pressions peu sensibles dans la blancheur générale. Le lit des cours d'eau gelés ne se distinguait plus que par une espèce de vallée traçant des sinuosités à travers la neige, et souvent comblée par elle. De loin en loin des bouquets de bouleaux roussâtres, à moitié ensevelis, émergeaient et montraient leurs têtes chauves. Quelques cabanes bâties en rondins, et chargées de frimats, lançaient leur fumée et faisaient tache sur la pâleur de ce morne drap. Le long du chemin de fer se dessinaient des lignes de broussailles plantées sur plusieurs rangs, et destinées à arrêter dans sa course horizontale la poussière blanche et glacée que transporte, avec une impétuosité effroyable, le chasse-neige, ce khamsin du pôle. On ne saurait imaginer la grandeur étrange et triste de cet immense paysage blanc, offrant l'aspect que présente au télescope la lune vue en son plein. Il semble qu'on soit dans une planète morte et saisie à jamais par le froid éternel. L'imagination se refuse à croire que ce prodigieux entassement de neige se fondra, s'évaporerait ou se rendra à la mer avec les flots grossis des fleuves, et qu'un jour de printemps rendra vertes et fleuries ces plaines décolorées. Le ciel bas, couvert, d'un gris uniforme, que la blancheur de la terre faisait paraî-

tre jaune, ajoutait à la mélancolie du paysage. Un silence profond que troublait seul le grondement du train sur les rails régnait dans la solitude de la campagne, car la neige amortit tous les sons avec son tapis d'hermine. On n'apercevait personne à travers l'étendue déserte; aucune trace d'homme ni d'animal. L'homme se tenait blotti entre les bûches de son isba, l'animal au fond de sa tanière. Seulement, aux approches des stations, débouchaient de quelque pli de neige des traîneaux et des kibitkas au galop de petits chevaux échevelés courant à travers champs sans souci des routes effacées, et venant de quelque village inaperçu à la rencontre des voyageurs. Il y avait dans notre compartiment de jeunes seigneurs allant à la chasse, et vêtus pour la circonstance de belles touloupes toutes neuves d'un ton saumon clair, et relevées de piqûres formant de gracieuses arabesques. La touloupe est une sorte de cafetan en peau de mouton dont le poil se porte en dedans comme toutes les fourrures, dans les pays vraiment froids. Un bouton la rattache à l'épaule, une ceinture de cuir à plaques de métal la serre à la taille. Ajoutez à cela un bonnet d'astrakan, des bottes de feutre blanc, un couteau de chasse au ceinturon, et vous aurez un

costume d'une élégance toute asiatique; quoique ce soit le vêtement des moujiks, les *barines* n'hésitent pas à le prendre en ces circonstances, car il n'en est pas de plus commode et de mieux adapté au climat. D'ailleurs, la différence entre cette touloupe propre, souple, chamoisée comme une peau de gant, et la touloupe souillée, graisseuse, miroitée du moujik, est assez grande pour que la confusion ne soit pas possible. Ces bois de bouleaux et de sapins qu'on aperçoit à l'horizon, où ils tracent des lignes brunés, ont pour hôtes des loups, des ours, et parfois, dit-on, des élans, fauve et farouche gibier du Nord, dont la chasse n'est pas sans danger, et qui demande des Nemrods agiles, robustes et courageux.

Une troïka, traîneau attelé de trois chevaux superbes, attendait nos jeunes seigneurs à l'une des stations, et nous les vîmes s'enfoncer dans l'intérieur des terres avec une rapidité qui n'avait rien à envier à celle de la locomotive, par une route disparue sous la neige, mais indiquée de distance en distance au moyen de perches servant de jalons. Au train dont ils allaient, nous les eûmes bientôt perdus de vue. Ils devaient retrouver, à un château dont le nom nous échappe, des compagnons de chasse, et se promettaient bien d'être

plus heureux que ces benêts des fables de La Fontaine, qui vendent la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Ils comptaient tuer l'ours et garder sa peau pour en faire un de ces tapis de pied à bordure écarlate et à tête rembourrée, où ne manquent jamais de trébucher les voyageurs novices dans les salons de Saint-Pétersbourg. A leur air tranquillement délibéré, nous ne doutons pas de leurs prouesses cynégétiques.

Nous ne mentionnons pas station par station les localités que longe le chemin de fer : cela n'apprendrait pas grand'chose à nos lecteurs quand nous leur dirions que le train s'arrête à telle ou telle localité dont le nom n'éveillerait chez eux aucune idée ni aucun souvenir, d'autant plus que ces villes ou bourgs de peu d'importance pour la plupart sont parfois assez éloignés du chemin de fer et ne se trahissent que par les bulbes vertes et les coupes de cuivre de leurs églises. Car le railway de Saint-Pétersbourg à Moscou suit inflexiblement la ligne droite et ne se dérange sous aucun prétexte; il ne fait pas l'honneur d'une courbe ou d'un coude à Tver, la ville la plus considérable qu'il rencontre dans son parcours, et d'où partent les bateaux à vapeur du Volga; il passe fièrement à quelque distance, et il faut re-

joindre Tver en traîneau ou en drojky, suivant la saison.

Les stations bâties sur un plan uniforme sont magnifiques. Leur architecture mélange agréablement pour l'œil les tons rouges de la brique et les tons blancs de la pierre. Mais qui en a vu une les a vues toutes; décrivons celle où l'on s'arrêta pour dîner. Cette station offre cette particularité d'être placée non sur le bord du chemin, mais au milieu, comme l'église de Marylebone, dans le Strand. Le railway l'entoure de ses rubans de fer, et c'est à ce point que se rencontrent, en s'évitant, les trains partis de Moscou et de Saint-Pétersbourg. Les deux convois versent sur le trottoir de gauche et de droite leurs voyageurs, qui s'assoient à la même table. Le train de Moscou amène des gens venus d'Archangel, de Tobolsk, de Kiatka, d'Iakoust, des bords du fleuve Amour, des rives de la mer Caspienne, de Kasan, de Tiflis, du Caucase, de Crimée, du fond de toutes les Russies européennes et asiatiques, qui, en passant, serrent la main à leurs connaissances occidentales apportées par le train de Saint-Pétersbourg. C'est une agape cosmopolite où se parlent plus d'idiomes qu'à la tour de Babel. De larges baies en arcades à doubles fenêtres se faisant face

éclairaient la salle où la table était mise et où régnait une douce température de serre qui permettait à des lataniers, à des tulipiers, et autres plantes des régions tropicales, d'épanouir leurs larges feuilles soyeuses. Ce luxe de plantes rares et qu'on ne s'attend pas à trouver sous un climat si âpre est presque général en Russie. Il donne un air de fête aux intérieurs, repose les yeux de l'éclat étincelant de la neige, et maintient la tradition de la verdure. La table était splendidement servie, couverte d'argenterie et de cristaux, hérissée de bouteilles de toutes formes et de toutes provenances. Les longues quilles de vin du Rhin dépassaient de la tête les bouteilles de vin de Bordeaux au long bouchon, coiffées de capsules métalliques, les bouteilles de vin de Champagne au casque en papier de plomb; il y avait là tous les grands crus, les châteaux d'Yquem; les hauts Barsac, les châteaux Laffitte, les Gruau-Larose, la veuve Clicquot, le Roederer, le Moët, les Sternberg-Cabinet, et aussi toutes les marques célèbres de bières anglaises; un assortiment complet de boissons illustres chamarré d'étiquettes dorées, aux couleurs vives, aux dessins engageants, aux blasons authentiques. C'est en Russie que se boivent les meilleurs vins de France; et le plus pur jus de



nos récoltes, la mère-goutte de nos cuvées passe par ces gosiers septentrionaux qui ne regardent pas au prix de ce qu'ils avalent. Excepté une soupe au *chtchi*, la cuisine, il n'est pas besoin de le dire, était française et nous gardons souvenir d'un certain chaud-froid de gélinottes que n'eût pas désavoué Robert, ce grand officier de bouche dont Carême disait : « Il est sublime dans le chaud-froid ! » Des garçons en habit noir, cravate blanche et gants blancs, circulaient autour de la table et servaient avec un empressement sans bruit.

Notre appétit satisfait, pendant que les voyageurs vidaient des verres de toutes formes, nous regardâmes les deux salons situés aux extrémités de la salle et réservés aux personnages illustres, les élégantes petites boutiques où étaient exposés des sachets, des bottes et des pantoufles de Toulou en maroquin brodé d'or et d'argent, des tapis circassiens brodés en soie sur fond écarlate, des ceintures tressées de fils d'or, des étuis contenant des couverts en platine niellé d'or d'un goût charmant, des modèles de la cloche fendue du Kremlin, des croix russes en bois, sculptées avec une patience toute chinoise, et historiées d'un nombre infini de personnages microscopiques, mille riens amusants faits pour tenter le touriste et alléger

son viatique de quelques roubles, s'il n'a pas, comme nous, la force de résister à la concupiscence des yeux et de se contenter du simple aspect. Cependant il est bien difficile, en songeant aux amis absents, de ne pas s'encombrer de ces jolies bagatelles qui marquent au retour qu'on n'a pas oublié, et l'on finit toujours par succomber.

Le repas avait réuni dans la même salle les hôtes séparés des wagons, et nous fîmes cette remarque qu'en voyage comme en ville les femmes paraissaient moins sensibles au froid que les hommes. La plupart se contentent de la pelisse de satin doublée de fourrures; elles ne s'enfouissent pas la tête dans des collets remontés et ne se chargent pas d'un tas de vêtements superposés. Sans doute la coquetterie y est pour quelque chose; à quoi sert d'avoir une taille fine, un petit pied, et de ressembler à un paquet? Une jolie Sibérienne attirait tous les regards par une élégance que le voyage n'avait dérangée en rien. On eût dit qu'elle descendait de voiture pour entrer à l'Opéra. Deux Tsiganes mises avec une richesse bizarre nous frappèrent par l'étrangeté de leur type, que rendait plus singulier encore leur parure à demi-civilisée. Elles riaient aux propos galants

de jeunes seigneurs en montrant des dents d'une blancheur féroce enchâssées dans ces gencives brunes caractéristiques de la race Bohême.

En sortant de cette tiédeur, malgré la pelisse que nous avions réendossée, le froid, aux approches de la nuit, nous sembla plus piquant. En effet, le thermomètre s'était abaissé de quelques degrés. La neige avait pris une plus grande intensité de blancheur et craquait sous le pied comme du verre pilé. Des paillettes diamantées flottaient en l'air et retombaient sur le sol. Il eût été imprudent de reprendre notre poste à la balustrade du wagon. Nous aurions pu y compromettre l'avenir de notre nez. D'ailleurs le paysage continuait toujours le même. Les plaines blanches succédaient aux plaines blanches, car il faut en Russie parcourir d'immenses espaces pour que l'horizon change d'aspect.

Le vétérân à la poitrine plastronnée de médailles remplit le poêle de bûches et la température du wagon qui s'était un peu refroidie remonta bien vite ; il y régnait une douce tiédeur, et sans le mouvement de lacet imprimé par la traction de la locomotive on aurait pu se croire dans sa chambre. Les wagons de classe inférieure, installés avec moins de confort et de luxe, sont chauffés de la

même manière. En Russie, la chaleur est dispensée à tout le monde. Les seigneurs et les paysans sont égaux devant le thermomètre. Le palais et la cabane marquent un degré identique. C'est une question de vie ou de mort.

Couché sur le divan, la tête appuyée à notre sac de nuit, couvert de notre pelisse, nous ne tardâmes pas à nous endormir, dans un parfait bien-être et bercé par la trépidation régulière de la machine. Quand nous nous réveillâmes, il était une heure du matin et la fantaisie nous prit d'aller quelques instants contempler l'attitude nocturne de la nature septentrionale. La nuit d'hiver est longue et profonde sous ces latitudes, mais aucune obscurité ne peut éteindre tout à fait la blancheur de la neige. Sous le ciel le plus sombre on distingue sa pâleur livide étalée comme un drap mortuaire sous une voûte de caveau. Il s'en dégage de vagues lueurs, de bleuâtres phosphorescences. Elle trahit les objets disparus par la touche qu'elle accroche à leurs reliefs et les dessine comme au crayon blanc sur le fond noir de l'ombre. Ce paysage blafard, dont les lignes changeaient d'axe et se repliaient rapidement derrière le train, avait l'aspect le plus étrange. Un moment la lune, perçant la couche épaisse des nuages, al-

longea son froid rayon sur la plaine glacée dont les parties éclairées prîrent l'éclat de l'argent, tandis que les autres s'azurèrent d'ombres bleues, prouvant la vérité de l'observation de Goethe sur les ombres de la neige, dans sa théorie des couleurs. On ne saurait imaginer la mélancolie de cet immense horizon pâle qui paraissait refléter la lune et lui renvoyer la lumière qu'il en recevait. Il se reformait autour du wagon, toujours le même comme la mer, et cependant la locomotive fuyait à toute vitesse, lançant par son tuyau de crépitantes gerbes d'étincelles rouges ; mais il semblait à la vue découragée qu'on ne dût jamais sortir de ce cercle blanc. Le froid, augmenté du déplacement de l'air, devenait intense et nous pénétrait jusqu'aux os, malgré la moelleuse épaisseur de nos fourrures ; notre haleine se cristallisait à nos moustaches et nous faisait comme un bâillon de glace ; les cils de nos yeux se prenaient et nous sentions, quoique nous fussions debout, le sommeil nous envahir invinciblement : il était temps de rentrer. Quand il ne fait pas de vent, le froid le plus rigoureux est supportable, mais le moindre souffle aiguise ses flèches et affine le tranchant de sa hache d'acier. Ordinairement, par ces basses températures où le mercure se fige, il n'y a pas un soupir de

brise et l'on pourrait traverser la Sibérie une bougie allumée à la main sans que la flamme oscillât ; mais au plus léger courant d'air on gèle, fût-on empaqueté dans la dépouille des hôtes les mieux fourrés du pôle.

Ce fut pour nous une sensation des plus agréables de retrouver la bénigne atmosphère de notre compartiment et de nous blottir en notre coin, où nous dormîmes jusqu'au petit jour avec ce sentiment particulier de plaisir qu'éprouve l'homme abrité contre les rigueurs de la saison écrites sur les vitres en lettres de glace. Le Matin gris, comme dit Shakspeare, car l'Aurore aux doigts de rose d'Homère aurait des engelures sous une pareille latitude, commençait, enveloppé de sa pelisse, à marcher sur la neige avec ses bottes de feutre blanc. On approchait de Moscou dont on discernait déjà, de la plate-forme du wagon, la couronne dentelée sur les premières clartés du jour.

Il y a quelques années encore, aux yeux d'un Parisien, Moscou apparaissait vaguement, au fond d'un reculement prodigieux, comme dans une sorte d'aurore boréale emplissant tout le ciel, aux lueurs de l'incendie allumé par Rostopchine, dessinant son diadème byzantin, hérissé de tours et de clochers bizarres, sur un flamboyement